

P. Bousset (A.F.F.)

Le récit effaré du P. Maindron

KIBUYE

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.

« **C**e que j'ai vu était affreux. Le massacre organisé, comme la chasse aux animaux. » Installé au Rwanda depuis 1959, le P. Gabriel Maindron est l'un des deux prêtres Français resté dans la région de Kibuye à l'ouest du pays. Il raconte les atroces massacres qui ont enflammé tout le Rwanda, et tente de les comprendre.

Jusqu'à samedi il vivait dans la peur. Non pas pour lui mais pour les cinq personnes qu'il cachait depuis des semaines dans les combles de son presbytère. Samedi, dans la nuit, les hommes du colonel Sartre, du régiment d'infanterie et de chars de marine, sont enfin venus chez lui à la crête Zaïre-Nil. Le P. Maindron, après un dîner d'adieu avec ses protégés tutsi, s'appretait à les faire embarquer dans les camions. À ce moment, cinq autres sont sortis des bois. Vers 2 heures du matin les dix survivants sont partis vers le camp du RICM (régiment d'infanterie de chars de marine). Un soulagement pour le prêtre qui craignait de les voir massacrer.

Âgé de 58 ans, le P. Maindron est au Rwanda depuis trente-cinq ans. « Un hasard », explique ce Vendéen. La peau tannée par le soleil, une écharpe colorée autour du cou, il explique les raisons qui l'ont fait venir au pays des Mille Collines. Un parcours qui débute lors de son ser-

vice militaire en Algérie. Là, il constate « le peu d'implantation de l'Église chez les Arabes ». Et il se découvre une vocation de missionnaire pour « se mettre au service de cette Église ».

Alors qu'il est au séminaire en France, on lui annonce qu'un évêque africain demande des volontaires. « Je me suis dit que c'était pour moi. À l'époque, je ne savais même pas où était le Rwanda. »

« Donnez-nous les Tutsi »

Depuis, le P. Maindron s'est pris d'amour pour ce pays. C'est là qu'il a été ordonné prêtre. Un temps, il a même voulu en demander la nationalité mais son évêque lui a répondu : « Ce qui compte c'est le cœur. » Malgré le bain de sang il refuse encore aujourd'hui de quitter son pays d'adoption. Pourtant, les scènes auxquelles il a assisté font froid dans le dos. Curé de la paroisse de la crête Zaïre-Nil depuis neuf ans, il a vu affluer les Tutsi dès le lendemain de l'assassinat du président. Certains se sont réfugiés dans les bâtiments de la commune tandis qu'environ 250 parvenaient jusqu'à l'église. « La plupart, explique-t-il, n'ont pas pu arriver jusque-là. Ils étaient tués avant. »

Un dimanche, les Hutu se sont rassemblés devant l'église. « Ils étaient une centaine. Je suis allé à leur rencontre. » Un face à face tendu. « Vous êtes prêtre, vous êtes européen, nous ne vous voulons pas de

mal, lui ont dit les assaillants. Donnez-nous les Tutsi. »

« Tuez-moi si vous voulez, mais je ne peux pas faire cela », a répondu le P. Maindron. « Je n'avais pas peur, raconte-t-il aujourd'hui. Je me disais qu'après tout on ne meurt qu'une fois. »

Ce jour-là les agresseurs ont rebroussé chemin. « Mais, le soir même, ils ont attaqué les Tutsi réfugiés dans les bâtiments de la commune. À la machette, à la grenade. » Finalement, les réfugiés de l'église ont pu être évacués en camion, la nuit, vers Kibuye. Un bien court répit. « Là, ils ont tous été tués. »

Dans la paroisse du P. Maindron, le bilan est terrible. Sur les 14 000 baptisés, 2 000 étaient Tutsi. « Aujourd'hui, murmure-t-il, il n'en reste presque aucun, à part la femme du bourgmestre ou les femmes de soldats. » Le clergé lui aussi a été particulièrement touché : 30 des 58 prêtres ont été tués, 29 Tutsi et 1 Hutu.

« Pour le P. Maindron ces massacres ne peuvent s'expliquer que par « la folie populaire ». Une folie qu'il raconte dans son journal de bord tenu au jour le jour. L'horreur au quotidien. Il y décrit comment l'un de ses paroissiens, Balthazar, est venu lui expliquer qu'il avait caché sa femme tutsi durant quinze jours. Puis, sentant que le danger devenait trop grand, la malheureuse a demandé à son mari de lui éviter les coups de machette.

L'homme a alors creusé une tombe où il a enterré vivante son épouse.

Plus loin, il rapporte qu'une Sœur, remarquant l'un des tueurs qui portait un chapelet autour du cou lui lança : « Pourquoi portes-tu ce chapelet ? » « La Vierge Marie m'aide à découvrir les ennemis cachés », répondit l'assassin.

Le remords commence à poindre

Déjà, l'année de son arrivée au Rwanda, le P. Maindron avait assisté à une révolte des Hutu contre les Tutsi, considérés alors comme des seigneurs féodaux. « La majorité hutu, les cultivateurs, se sont émancipés. On brûlait les maisons mais il y a eu bien moins de morts. »

Cette fois, en revanche, les tueries n'ont épargné personne : hommes, femmes, enfants, vieillards. « Les Hutu ont pensé que les Tutsi voulaient prendre leur revanche. C'est pour cela qu'ils ont pris les machettes. »

Aujourd'hui, alors que les massacres se poursuivent, le P. Maindron assure ressentir un sentiment de remords chez certains de ses paroissiens. « Ceux qui ont participé aux massacres parce qu'ils y étaient obligés, leur pardon est proche. » Pour les autres, le prêtre avoue son malaise : « Il y a une femme qui est venue se confesser. Elle avait tué deux Tutsi. Là, on est seul face à notre conscience. »

Mathieu CASTAGNET